

La grande floraison des jardins urbains

ÉCOLOGIE De plus en plus de citoyens revendiquent l'envie de remettre les mains dans la terre pour retrouver des connaissances perdues, cultiver leurs propres légumes ou tisser du lien social. De nombreuses villes soutiennent ce type de projets

SYLVIE LOGEAN
@sylvielogean

Longtemps, on a pensé la ville et la campagne comme diamétralement opposées. De Rousseau aux physiocrates, en passant par les organisations de défense de la nature, tous soulignaient cet antagonisme qui semblait alors immuable: d'un côté le béton souillé, stérile et aliénant, de l'autre la nature fertile et nourricière.

Mais ces lignes de partage ne sont plus aussi claires aujourd'hui. En témoigne l'aspiration toujours plus prononcée des citoyens à retrouver l'odeur de la terre, à enfouir les mains dans l'humus, à cultiver leurs propres légumes. Même en plein centre-ville, au cœur du tissu urbain, il est désormais possible de découvrir, çà et là, des carrés potagers, des jardins communautaires ou encore des bacs en libre accès, preuves tangibles d'un engouement qui ne semble pas s'arrêter à un phénomène de mode uniquement porté par quelques post-babas ou néo-bobos.

Conservier les connaissances

A Nyon, dans le jardin en permaculture de la maison de quartier La Vie-Là, Laurene Bernard s'attelle, sous un soleil de plomb, à l'arrachage du liseron qui a colonisé le sol bordant les plantations. Active notamment dans la gestion culturelle, la jeune femme fait partie d'un collectif de citoyens à l'origine de ce projet communautaire. «L'objectif était de créer du lien social, mais aussi de ne pas perdre de connaissances dont on s'est progressivement éloigné, explique cette dernière. Mes grands-parents étaient agriculteurs et mon père travaillait encore proche de la terre, mais mes enfants, qui sont nés en ville, n'ont plus eu accès à ce savoir. Avec le jardin, ils peuvent observer comment les plantes poussent, et cela m'offre également une reconnexion avec la nature salubre pour casser le train-train quotidien.»

Depuis 2014, les autorités nyonaises mettent également à disposition une douzaine de carrés potagers de 1 m² en libre accès. Cette technique, apparue dans les années 1980 sous l'impulsion de l'Américain Mel Bartholomew, s'avère particulièrement adaptée à la densité urbaine. «Nyon compte quelques jardins familiaux, mais comme elle ne possède pas beaucoup de terrains publics, cela semblait être la meilleure solution pour installer de petits espaces cultivables, relate Gea Bonetti, travailleuse sociale au sein du service Enfance, logement et cohésion sociale, chargée des projets d'agriculture urbaine.»



Le jardin en permaculture de la maison de quartier La Vie-Là, à Nyon, est l'un des nombreux îlots fertiles permettant aux citoyens de renouer avec la terre. (MICHEL PERRET)

«L'appropriation des carrés varie d'une année à l'autre, parfois rien n'y pousse et le printemps suivant on y voit un foisonnement de plantes diverses. Une dame nous a par exemple demandé d'installer deux bacs au pied de son immeuble pour pouvoir y semer des courges et en faire une soupe pour tout le quartier. C'est aussi la beauté de ce type de projets», se félicite Gea Bonetti.

Nouvelle figure de la ville

Comme à Nyon, les projets d'agriculture urbaine s'insèrent de plus en plus dans les politiques publiques des villes. Loin des premiers *Guerilla Gardening* apparus à New York dans les années 70, dont l'objectif était de se réapproprier l'espace public par des plantations clandestines, les potagers communautaires sont désormais encouragés par les autorités qui y voient une forme de revalorisation du territoire.

«Depuis une dizaine d'années, on constate une explosion remarquable de toutes sortes de mises en culture de l'espace public, observe Joëlle Salomon Cavin, maître d'enseignement et de recherche à l'Institut de géographie et de durabilité à l'Université de Lausanne. Il y a par ailleurs un

FOCUS

Le sol au cœur de Lausanne Jardins

Organisée tous les cinq ans, Lausanne Jardins traite pour sa sixième édition de la thématique de la pleine terre, en explorant – à travers une trentaine d'installations éphémères – des espaces urbains n'ayant jamais été bétonnés.

«Nous voulions sensibiliser les citoyens au fait que leur bien-être passera par notre capacité à prendre soin des rares sols profonds encore présents en ville, explique Monique Keller, commissaire de Lausanne Jardins 2019. Le sol est le premier maillon de la biodiversité. Malgré cela, ce dernier passe souvent au second plan par rapport au développement des infrastructures publiques.»

Changement climatique

Pour souligner l'importance des services rendus à la ville par les sols, l'équipe de Lausanne Jardins a également demandé la réalisation d'une étude sur la valeur de ces espaces verts urbains qui sortira à la mi-juillet. «Nous souhaitons confirmer le rôle important que joue la pleine terre dans la régulation du cycle de l'eau et la limitation des ruissellements de surface, de même que l'atténuation des îlots de chaleur urbains, la conservation de la biodiversité ainsi que la lutte contre le changement climatique», précise Monique Keller. ■ S.L.

Lausanne Jardins, à voir sur différents sites de la ville de Lausanne jusqu'au 12 octobre. www.lausannejardins.ch

«Les plantages sont partis d'une réelle volonté politique d'avoir une approche plus naturelle et plus écologique des espaces verts, retrace Natacha Litzistorf, directrice du logement, de l'environnement et de l'architecture de la Ville

«Les habitants partagent leurs récoltes et leurs savoirs liés à la culture de la terre, certains réapprennent à cuisiner»

NATACHA LITZISTORF, DIRECTRICE DU LOGEMENT, DE L'ENVIRONNEMENT ET DE L'ARCHITECTURE DE LA VILLE DE LAUSANNE

de Lausanne. Mais ces projets représentent aussi des lieux de mixité sociale incroyables, avec de nombreux bénéfices à l'échelle individuelle et collective. On note moins de gaspillage, les habitants partagent leurs récoltes et leurs savoirs liés à la culture de la terre, certains réapprennent à cuisiner, remangent des légumes et des fruits de saison. Ce sont des petits projets à grande valeur ajoutée.»

Cultiver son intérieur

En réaction aux scandales alimentaires, par prise de conscience écologique, ou pour renouer avec la fonction nourricière de l'agriculture... les motivations à jardiner en ville sont aussi nombreuses que variées. «De plus en plus de personnes nous contactent pour monter des projets de jardins urbains ou sur les toits», analyse Letizia Caniglia, cofondatrice de l'association Genève Cultive, dont l'objectif est de rassembler les acteurs de la biodiversité afin de générer des projets verts, tout en proposant des soirées thématiques et des «Apéro-découvertes» permettant de se familiariser avec l'agriculture urbaine.

«Nous sommes nombreux à être de plus en plus choqués par la tournure que prendra notre futur. Créer un potager urbain répond, à une échelle individuelle, aux grandes thématiques liées à la transition écologique, comme le climat et l'alimentation, ajoute cette dernière. Si certaines personnes suivent probablement un effet de mode, d'autres éprouvent un réel bien-être à être en contact avec la terre. En jardinant, elles ont l'impression de cultiver leur propre intérieur.» ■

engouement évident des architectes et des urbanistes pour l'agriculture, raison pour laquelle il est désormais rare de voir un projet de quartier qui ne compte pas des carrés potagers ou une toiture végétalisée, même si tous ces aménagements extérieurs ne se réalisent pas *in fine*. Les stratégies d'entretien des espaces verts urbains ont également complètement évolué pour tendre vers une promotion de la biodiversité. Ces mesures font émerger une nouvelle figure, celle de la ville fertile, comme réenchantée par des pratiques qui lui étaient jusqu'alors considérées comme étrangères.»

Mixité sociale

Pionnière en la matière au niveau Suisse, la ville de Lausanne compte quelque 16 plantages – des potagers urbains plus modestes que les jardins familiaux, mais permettant tout de même aux citoyens de bénéficier d'un lopin de terre – localisés dans différents quartiers densément habités. Cette mesure, lancée en 1996, visait à enrayer l'appauvrissement des espaces jardinés situés sur le domaine privé, alors que thuya et gazon constituaient la majeure partie de la végétation en ville.

Au Barnabé, les «eighties» électrisent le plateau

SCÈNES A Servion, les guitears luttent contre les bulldozers pour sauver l'Hôtel California. Cuir, riffs et crinières en folie, les rockers envoient

MARIE-PIERRE GENECAUD

Au Théâtre Barnabé, à Servion, on connaît la musique. Depuis avril 2018 que le lieu est dirigé par Noam Perakis, la comédie musicale a ses entrées privilégiées. *Gavroche*, en septembre dernier, *Les Producteurs*, en mai, et *Hôtel California*, ces jours: le théâtre vaudois a de vrais accents de Broadway. Des accents et du talent. Dans *Hôtel California*, une reprise de 2014 qui raconte comment

le rock tente de résister aux requins de l'immobilier, les artistes campent parfaitement les rebelles et leurs détracteurs. La saison 2019 poursuit sur cette belle lancée. Fin août, *Tom Sawyer* présentera une soixantaine d'enfants sur scène et *Sister Act* sera servie en guise de friandise des fêtes.

Pour beaucoup, le Barnabé se résume à sa Revue de fin d'année. Une parodie appréciée par les Romands pour son côté direct et décomplexé. Un temps abandonnée, la Revue a été relancée par la nouvelle équipe sous «une forme dépoussiérée». L'hiver dernier, *La Grande Revue improvisée* a cartonné. Cela dit, l'exercice satirique sera suspendu cet hiver, car le théâtre «a la

chance d'avoir décroché la licence de la comédie musicale *Sister Act*, telle qu'elle a été créée au Théâtre Mogador à Paris!» se réjouit Céline Rey, sous-directrice des lieux.

Botox contre crinières

La jeune femme incarne ces jours Allison, secrétaire discrète qui se transforme en passionaria pour sauver l'Hôtel California. Le lieu, mythique, mais bien amoiché, est destiné à être remplacé par une clinique de chirurgie esthétique. A voir la tête de ses derniers piliers, on peut imaginer le choc d'univers. D'un côté le botox et la chasse aux plis, de l'autre le legging léopard, le cuir

badgé et les crinières de folie. D'emblée, la sympathie du public va à cette clique experte en bières et en refrains hurlés.

Au fil de la lutte pour la survie, qui est aussi émaillée de la rituelle *love story*, défilent quelques-uns des titres les plus emblématiques des *eighties*. *I Need a Hero*, *Total Eclipse of the Heart* (Bonnie Tyler), *Everything I Do* (Bryan Adams), un extrait de *Thunderstruck* (AC/DC), l'indépassable *Still Loving You* des Scorpions ou l'inévitable *The Final Countdown* du groupe Europe... A ce jeu des reprises, la palme de la drôlerie revient au duo dansé et chanté par le narrateur (Noam Perakis) et Brian Cooper

(Fabrice Pasche), le patron de l'Hôtel California. Sur *Time of My Life*, le tube du film *Dirty Dancing*, les deux rockers patibulaires se découvrent des affinités inattendues qui font craquer l'audience.

L'autre coup de cœur? Zach Firesnake, rock star givrée devenue yogi sur le tard. Dans ce rôle, Adrien Gygax joue la décadence et la régression à fond, et c'est fendant. Impossible de citer la quinzaine de musiciens et chanteurs qui allument le plancher. Il faut aller les voir ces vendredi et samedi 28 et 29 juin, c'est la dernière flambée.

Hôtel California, les 28 et 29 juin, Théâtre Barnabé, Servion (VD). www.barnabe.ch

CRITIQUE